

*Le nouveau : tradition ou révolution ?*

sait où elle va, sans que la forme adoptée rende ce but immédiatement explicite.

Nous allons essayer de comprendre ce but en suivant l'auteur dans celles de ses démarches qui nous intéressent plus particulièrement ici. Mais, ce faisant, n'oublions pas que nous déplaçons le centre de gravité de l'ouvrage. Harold Rosenberg s'intéresse certes, lui aussi, au monde moderne, qu'il ne considère d'ailleurs pas comme une spécialité américaine. Mais c'est d'abord la création qu'il envisage en lui, et c'est elle qu'il s'efforce de suivre dans tous les domaines où elle peut s'exercer. Il n'en parle jamais cependant d'une manière abstraite ou générale ; il combat au contraire vigoureusement ceux qui prétendent le faire ; car elle est toujours pour lui située. Et lorsqu'il s'agit de déterminer cette situation, il fait preuve d'une conscience sociologique aiguë qui est une des clefs de l'intérêt de son ouvrage.

Un article intitulé « Tous professionnels » esquisse ce que pourrait être une sociologie de la création contemporaine. Nous vivons une époque de professionnalisation. « La masse des professionnels est en expansion continue, et en s'élargissant, elle se divise. » (p. 61.) Le fait nouveau n'étant pas, pour Rosenberg, la technicité, mais la prise de conscience dont elle est l'objet : chaque profession tend à se forger un langage particulier dans lequel elle exprime son objet, ses buts, ses méthodes. Bref chaque profession s'intellectualise et même tend vers l'ésotérisme : l'activité professionnelle se poursuit comme une célébration rituelle de ses propres lois : « Un public mystifié composé de membres d'autres professions assiste à cette célébration comme une bande de zoulous assisterait à la messe. » (p. 67.) Analyse applicable, bien entendu à l'art, à la science et à la politique, considérés comme des activités professionnelles, et qui obéissent à la tendance générale selon laquelle « chaque métier est amené à se détacher de la volonté sociale et à ignorer toute forme de pensée, excepté celle qu'il peut absorber dans son propre appareil technique » (p. 68). Ainsi « l'art pur, la physique, la politique, ne sont pas autre chose qu'art, physique, politique, poursuivant chacune sa démarche propre selon ses possibilités propres, sans tenir compte des besoins d'aucune autre profession, ni de la société dans son ensemble » (p. 67).

Parmi les conséquences de cet éparpillement professionnel, l'une nous intéresse immédiatement : l'ère des professionnels est aussi l'ère des vulgarisateurs. « Les vulgarisateurs, qui jouent le rôle d'intermédiaires journalistiques ou d'éducateurs entre l'esprit isolé du technicien-théoricien et la psyché fragmentée du public, constituent aujourd'hui la profession la plus puissante et gagnent chaque jour en nombre, en importance et en finesse. C'est le reflet intellectuel de l'industrie moderne qui fournit à l'humanité les fruits matériels d'une invention et d'une technologie que pourtant elle ne comprend pas. » (p. 70.)